

■ L E S A M I S D E ■
l'École de Paris

<http://www.ecole.org>

**Les Petits Déjeuners
"Confidences"**

*organisés grâce aux parrains
de l'École de Paris :*

Air Liquide*
Andersen Consulting
ANRT
AtoFina
Caisse Nationale des Caisses
d'Épargne et de Prévoyance
CEA
Chambre de Commerce
et d'Industrie de Paris
CNRS
Cogema
CRG de l'École polytechnique
Conseil Supérieur de l'Ordre
des Experts Comptables
Danone
Deloitte & Touche
DiGITIP
École des mines de Paris
EDF & GDF
Entreprise et Personnel
Fondation Charles Léopold Mayer
pour le Progrès de l'Homme
France Télécom
FVA Management
Hermès
IBM
IDRH
IdVectoR*
Lafarge
Lagardère
Mathématiques Appliquées
Mercer Management Consulting
PSA Peugeot Citroën
Renault
Saint-Gobain
SNCF
Socomine*
Thomson CSF
TotalFina Elf
Usinor

*Uniquement pour le séminaire
Ressources Technologiques et Innovation
(liste au 1^{er} décembre 2000)

**CRÉER UN LIEN AVEC LES GENS
AU BORD DE L'EXCLUSION**

par

Dominique VIREY
Responsable du centre éducatif Charles Péguy
à Garges-lès-Gonesse

Séance du 20 février 1996
Compte rendu rédigé par Lucien Claes

En bref

Certaines banlieues rassemblent en grand nombre des populations en difficulté, pour la plupart d'origine étrangère, et dont presque la moitié est constituée de jeunes de moins de vingt-cinq ans. La différence de niveau social et de culture, l'insécurité et la violence font peur et tendent à les isoler. Pour tous ces jeunes le risque de l'exclusion est d'autant plus grand que l'échec scolaire est pour eux monnaie courante. Pour inverser le processus, le soutien scolaire semble donc un lien à établir en priorité. Mais il y a d'autres actions à entreprendre, aussi bien dans ce monde en dérive que dans le monde des gens établis, pour restaurer des liens permettant à ces banlieues d'être réintégrées dans l'activité de toute l'agglomération urbaine.

*L'Association des Amis de l'École de Paris du management organise des débats et en diffuse
des comptes rendus ; les idées restent de la seule responsabilité de leurs auteurs.
Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.*

EXPOSÉ de Dominique VIREY

La communauté apostolique de St François Xavier, fondée par Madeleine Daniélou, se consacre entièrement à l'éducation des jeunes, des étudiants des classes préparatoires et aussi des familles. Isabelle Redier, ici présente, est responsable des prépas HEC et HK moderne au centre Madeleine Daniélou, et j'assure, à Garges-lès-Gonesse, un soutien scolaire pour des enfants en grande difficulté ; en faisant venir des gens de Rueil nous travaillons à faire le lien entre des gens établis et des personnes au bord de l'exclusion.

Un autre monde

En 1933, Madeleine Daniélou a créé dans la couronne de Paris les écoles Charles Péguy, pour permettre à des enfants de la classe ouvrière de poursuivre des études. Depuis cette époque, notre communauté a toujours eu le souci d'inciter les jeunes de milieux favorisés à s'ouvrir aux autres milieux. C'est ma quatrième année à Garges-lès-Gonesse. Je dispose d'une chambre dans un petit appartement que nous sommes trois à partager : au-dessus, des Togolais, au-dessous, des Turcs : il n'y a pas le silence nécessaire à un minimum de réflexion, c'est pourquoi je reviens chaque semaine dans ma communauté à Rueil, pour y travailler et prendre du recul.

On a le sentiment de changer d'univers et c'est une chance pour moi et pour les personnes qui viennent m'aider d'être à la fois parmi les gens établis et parmi ceux des banlieues en grande difficulté.

Tisser un nouveau lien social

Nous sommes dans un monde en quête de sens, que ce soit dans les banlieues défavorisées ou dans nos collèges et lycées. Chacun rêve d'un monde plus solidaire, plus fraternel, où l'argent ne soit plus roi. Pour y parvenir, il faut s'interroger sur ce que nous allons faire demain, à partir de ce qu'est notre société aujourd'hui. Ce que nous faisons n'est qu'un tout petit pas ; mais nous souhaitons être parmi les inventeurs des nouvelles solidarités du XXI^{ème} siècle en créant la rencontre qui permettra de tisser un nouveau lien social, entreprise longue et difficile.

Des quartiers en grande difficulté

La "fracture sociale" a plutôt tendance à augmenter, avec la peur, la violence, et le chômage qui, dans ces banlieues, est double ou triple de ce qu'il est ailleurs en France ; elle est également plus visible : beaucoup de jeunes devraient être au lycée, à l'université ou au travail et sont dans la rue.

Les journalistes ont dénombré mille trois cents quartiers dont une grande partie de la population est sur le chemin de l'exclusion ; ce sont ces quartiers qui préoccupent particulièrement le gouvernement. Certes il y a aussi des populations en grande difficulté partout ailleurs, mais dans les banlieues des grandes villes le rassemblement impressionne et fait peur.

Garges-lès-Gonesse

On parle beaucoup de Garges-lès-Gonesse actuellement. Cette ville de la banlieue parisienne se situe à la limite de Stains et de Saint-Denis, et jouxte Sarcelles. C'est la première ville à l'Est du Val d'Oise et probablement la plus pauvre du département.

Soixante ethnies

Il y a peu de possibilités de trouver du travail dans les différents quartiers, à part quelques commerces qui ferment les uns après les autres - le super marché du centre ville est fermé depuis plus d'un an - parce qu'ils sont constamment endommagés ou détruits. Avec environ quarante-cinq mille habitants - ce n'est qu'une approximation car il y a des clandestins - soixante ethnies différentes sont représentées : les Français de métropole, que l'on nomme les Gaulois, ou membres de l'hexagone, par opposition aux Français des Antilles, représentés par un grand

nombre de Martiniquais ou de Guadeloupéens, et ceux qui cherchent à être naturalisés, par exemple les Chaldéens ; depuis deux ans, beaucoup de Sri Lankais sont arrivés ; on trouve aussi des Turcs, des Maghrébins et beaucoup d'autres...

Une population très jeune

La population de Garges-lès-Gonesse est très jeune : 45 % a moins de vingt-cinq ans, 36 % moins de vingt ans, plus de dix mille jeunes ont l'âge scolaire. Il y a trente-six écoles maternelles et primaires, trois collèges, et deux lycées. Parmi tous ces jeunes, combien sont-ils à quitter le collège ou le lycée pour investir la rue ? En principe on prévient les parents en cas d'absence pour éviter que les jeunes ne quittent le collège, mais certains élèves sont tellement difficiles que lorsqu'ils ne sont pas là les professeurs ne s'en plaignent pas : au moins ils peuvent travailler avec les autres.

La perte d'autorité

Les pères n'ont pas de travail ou des petits boulots, et ils ne bénéficient plus aux yeux de leurs enfants de l'autorité et de l'admiration qu'ils devraient avoir. S'ils ont encore une certaine autorité, c'est à l'intérieur de la famille, où les enfants se comportent autrement qu'au dehors : la seule loi reconnue est celle de la famille mais cette loi même est mise en question parce que les pères sont un peu trop à la maison. Je pense par exemple à un père, élevé en Turquie au milieu de filles, et qui n'a jamais rien fait : c'est sa femme qui travaille ; il se fait servir et le soir il prend l'argent et va se promener. La mère a une place très importante aux yeux des jeunes qui la respectent beaucoup... mais ils ne lui disent pas souvent la vérité.

Les familles françaises, confrontées aux problèmes de chômage, de l'échec scolaire, etc., sont souvent déstructurées. Les familles des autres ethnies résistent mieux, mais elles sont encore organisées pour la plupart comme au Moyen Âge.

Le matin au lit, la rue l'après-midi

Le matin on voit quelques personnes qui vont travailler, et à huit heures et quart les enfants vont en classe, les plus petits accompagnés par leur mère. Mais la plupart des pères dorment. Quand le directeur d'une école, fréquentée par des enfants en très grande difficulté, constate à dix heures que certains jeunes ne sont pas là, il va les chercher chez eux et il trouve tout le monde au lit.

Mais l'après-midi la rue est investie. Les femmes et les jeunes filles sont moins visibles, car elles sont priées de rester chez elles. Les jeunes gens se promènent en bandes de trois ou quatre et montent des coups. Les rassemblements plus nombreux ne s'observent que si une émeute se prépare ou a éclaté quelque part alentour.

Les gens vivent par ethnies : le racisme n'est pas exclusivement français. Les amis se rencontrent à l'extérieur, même les enfants, l'intérieur des appartements étant réservé à la famille. Ils sont donc soit dans la rue, si le temps le permet, soit devant leur poste de télévision. Beaucoup de jeunes vivent aussi dans les caves que, du reste, ils cambriolent.

L'argent de la pauvreté

Un très grand nombre de familles ne peuvent pas payer leurs charges locatives ; ils vivent à crédit, avec des petits boulots, et grâce aux allocations familiales. Les Chaldéens, par exemple, arrivés il y a environ dix ans, ont choisi la France pour deux raisons : c'est un pays chrétien - ils ont déchanté - et doté d'un système d'allocations familiales. Si beaucoup de familles sont réellement démunies, on peut s'interroger quelquefois sur la véritable situation de quelques autres : certains disent qu'ils sont au chômage, mais le matin je les vois partir travailler, ou qu'ils n'ont pas d'argent, mais ils en mettent de côté et ont des pied-à-terre dans leur pays d'origine ; on peut parfois supposer qu'il y a là une exploitation délibérée de l'aide sociale.

La violence

J'ai vite remarqué que le ton habituel des échanges dans une bande était celui de la violence : on sent que la moindre des choses peut tourner très mal. Cette violence provoque des actes dont les jeunes de dix ou quinze ans ne mesurent pas la portée. Ils ne se contentent plus de dégrader les bâtiments, de casser tout ce qu'ils peuvent à l'extérieur, ou de mettre le feu aux voitures, ils s'attaquent aux personnes, pas simplement verbalement, mais aussi armés de couteaux ; cinquante policiers se sont fait agresser l'année dernière ; quand un professeur fait une remarque tout à fait justifiée, il doit faire très attention, parce que toute la classe peut se retourner contre lui. Il ne faut pas généraliser, mais cela peut arriver.

Le racket

Le racket sévit aussi à l'école ; les enfants n'en parlent pas. On essaie de leur faire comprendre qu'il faut en parler pour résoudre le problème. Mais on n'en est pas encore là. La dépouille se pratique aussi beaucoup : il suffit qu'un grand regarde fixement la veste d'un gamin pour que celui-ci comprenne qu'il ne lui reste plus qu'à la lui donner. Bien sûr tous n'agissent pas ainsi à Garges-lès-Gonesse, mais il y règne un climat d'insécurité : les adultes n'osent plus faire de remarques aux jeunes car ils ont peur d'être battus.

Le travail scolaire compromis

Les enfants n'aiment pas le travail scolaire parce qu'ils ne comprennent presque rien à la langue française qui n'est parlée qu'en classe ; chez eux on ne parle que la langue du pays. À la maison les conditions de travail sont difficiles pour les enfants : pas de table et rien pour ranger leurs affaires ; dans les chambres les lits sont superposés et il y a quelque fois la télévision. Une jeune turque m'a confié qu'elle rangeait ses petits trésors sous son matelas.

Père et grands frères sans travail

La valeur du travail a encore une énorme importance. La dignité des hommes est capitale et s'ils n'ont pas de travail, ils perdent leur identité sociale. Or, dans beaucoup de familles c'est la seconde génération au chômage, si bien que beaucoup d'adolescents n'ont jamais vu d'adultes proches d'eux se plier aux lois de la vie en société. Beaucoup de grands frères sont au chômage comme le quart des 18/25 ans, et lorsqu'ils se présentent pour un emploi, avec leur couleur de peau plus ou moins foncée et leur adresse à Garges-lès-Gonesse, la place est déjà prise, parce que cette ville, comme quelques autres, a trop mauvaise réputation. Ce manque de travail retire tout sens à l'existence ; ils vivent au jour le jour, en se demandant ce qu'ils vont faire ensemble.

Perte de modèle

Ces gens s'éloignent des lois les plus élémentaires de la société, ce qui rend encore plus difficile la possibilité d'insertion. Cela entraîne toutes sortes de déviations pour se procurer de l'argent : il y a le "*deal*", qui permet de se faire un argent fou, le vol, le trafic, etc. Le père et les grands frères ne peuvent plus être des modèles, et l'école n'en est pas vraiment un ; du reste la plupart des enfants des classes primaires détestent l'école : puisqu'elle ne conduit pas à l'emploi, à quoi bon y aller ! C'est la rue qui devient un lieu de vie en même temps qu'un "*no man's land*".

Accepter les contraintes

Vont-ils trouver une voie pour sortir de l'exclusion ? Il leur faudra accepter de gagner moins d'argent qu'avec la drogue, et respecter les règles élémentaires de la vie en société, par exemple les horaires. Ils ont un sens aigu du respect qu'on leur doit, même si eux-mêmes n'en marquent pas trop en retour, et il faudra que l'activité leur plaise, car ils sont très exigeants. Alors, seront-ils capables de se contraindre ?

Le soutien scolaire

Nous nous sommes installées en centre ville, là où l'émeute de mars 1994 a commencé, et où j'ai vu les voitures brûler sous mes fenêtres. Nous avons choisi cet endroit, en concertation avec les personnalités locales, pour y créer un centre Charles Péguy, et y exercer le soutien scolaire, principalement pour l'enseignement du français. Il a fallu faire accepter par les autres occupants de l'immeuble tous ces étrangers qui montaient chez nous. Dès septembre 1992 j'en avais quarante, chacun venant deux fois par semaine¹. La majorité d'entre eux ne comprenaient pas le français.

Je reçois actuellement quatre-vingt quatre élèves, qui représentent quatorze ethnies. Presque la moitié sont Turcs. Les autres viennent de l'Algérie, de l'île Maurice, de la Martinique, du Pakistan, du Maroc, de la Tunisie, du Sri Lanka, de l'Inde, du Viêt-nam, du Mali, de l'Espagne, et il y a treize Français de métropole.

Le mercredi après-midi, des élèves de sixième et de cinquième viennent faire du français, de l'anglais et des mathématiques, quelquefois de l'histoire. En français, les enfants de sixième travaillent chez nous sur un livre du niveau de la huitième.

L'apprentissage par le jeu

Ce qui plaît beaucoup aux enfants, c'est qu'ils peuvent travailler et jouer. Ils ont eu beaucoup de mal à comprendre que le jeu était aussi une façon d'apprendre le français, mais ce cap étant franchi, ils préfèrent maintenant jouer plutôt que travailler.

On apprend le français à travers des quantités de jeux Nathan et des collections d'images pour faire correspondre aux mots des objets encore inconnus, parce que les enfants ne sortent pas de la ville. Nous commençons à faire des sorties avec eux. Comme les enfants n'ont chez eux ni jeu, ni jouet, nous avons monté une ludothèque de prêt.

Avec ces enfants, nous ne sommes pas confrontés à la violence, mais il s'en faut de peu ; habitués à respecter les hommes plus que les femmes, ils ont besoin de sentir une très forte autorité.

Les inscriptions

Nous sommes un organisme non confessionnel, et je suis en contact direct avec le secteur public. Les parents savent que nous sommes croyants comme la majorité d'entre eux, et cela les incite à nous confier leurs enfants, même si la religion n'est pas la même.

Mais je ne prends jamais un enfant sans avoir l'aval de son instituteur ou du directeur de son école, et sans rencontrer les parents. La difficulté c'est qu'on me connaît de plus en plus, et j'ai dû récemment refuser trente enfants, ce qui signifie pour eux l'échec assuré, et c'est catastrophique.

L'aide bénévole

Pour le primaire, je suis aidée par de jeunes adultes, mais les enfants aiment bien aussi les grands mères et les grands pères. Pour les plus grands, ce sont des professeurs à la retraite qui viennent chez nous, une fois par semaine. Tous sont bénévoles. Ce bénévolat a un côté héroïque pour ceux qui viennent de loin. Quatre jeunes gens faisant leur service national dans d'autres associations consacrent du temps aux enfants chez nous. Ils sont formidables, parce qu'ils adorent jouer, et ils s'occupent d'eux pendant les vacances. Deux jeunes filles qui finissent tout juste leurs études ont également décidé de consacrer un an à cette activité de soutien.

¹ Selon les règles de la charte nationale de l'accompagnement scolaire.

Pendant les vacances, ce sont des élèves des collèges et des étudiants qui s'occupent des enfants et les accompagnent dans des sorties. Plus de deux cents jeunes sont déjà venus. Certains reviennent plusieurs années de suite.

Des activités nouvelles

Dès la seconde année nous avons ouvert, avec une autre de la Communauté venue me rejoindre, un cours d'alphabétisation pour les femmes. Depuis le mois de janvier dernier, j'ai aussi lancé des ateliers pour qu'elles se rencontrent, qu'elles sortent de chez elles ; on fait de la cuisine, de la couture, etc., et il se produit une réelle communication des cultures. En septembre une troisième de la Communauté va ouvrir un lieu d'écoute anonyme pour les treize à vingt-cinq ans, dans une maison mise à disposition par la mairie.

Nos ressources

Nous demandons aux familles, pour concrétiser leur engagement, une participation annuelle de deux cents francs par enfant² ; en fait certains ne la paient pas. Nous couvrons deux tiers du budget avec des subventions, le dernier tiers venant des amis, à qui j'écris deux fois par an pour les tenir au courant de nos activités. Notre budget total est de l'ordre de cent vingt mille francs par an. Mais le lieu d'écoute reviendra à peu près à cinq cent mille francs par an, car il faudra rémunérer au moins un psychologue et une conseillère conjugale en vacances.

Les relations avec la municipalité

Les relations avec la municipalité, quelle que soit sa couleur politique, sont excellentes ; il n'y a aucune rivalité en raison d'un grand déficit d'accompagnement scolaire à Garges-lès-Gonesse ; les rapports avec les représentants des écoles sont aussi très bons, et les enfants le savent.

Mais il faut être très disponible, ce qui pose un problème pour les gens qui ont un horaire un peu fixe. Les éducateurs de jeunes ont pour le moment des horaires de bureau : il faudrait qu'ils soient disponibles jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois heures.

Comment tisser des liens ?

Il paraît essentiel pour l'avenir de multiplier les liens à tous les niveaux. Mais comment tisser ces liens ? Il est urgent de discerner ce qu'il faut faire et de passer aux actes.

Il faut soutenir les parents, essayer par des chemins à inventer, de redonner aux pères leur dignité et leur place dans la famille. Il faudrait les emmener voir les instituteurs dans les écoles, car ils n'osent pas, et c'est nous qui servons d'intermédiaire. Les enfants aiment leurs parents, en revanche les parents ne les écoutent pas assez et certains laissent trop leurs enfants dans la rue. Il faut absolument revaloriser les parents. Ils ne peuvent l'être que par ceux qui s'occupent de leurs enfants.

Il faut chercher à communiquer davantage les uns avec les autres pour créer une fraternité nouvelle. Il faut inventer pour les jeunes du travail sur place afin de les revaloriser aux yeux des gens de la ville. Les grands frères peuvent faire beaucoup pour leurs petits frères. Il faut leur faire confiance pour lutter contre la violence. Si une ville comme Garges-lès-Gonesse redevient une ville calme et sûre, des gens viendront s'y implanter, et les jeunes pourront trouver des emplois à leur mesure ; cependant il ne paraît pas souhaitable que tous les jeunes de Garges-lès-Gonesse travaillent dans leur ville : il faut des allées et venues entre tous ceux qui habitent l'Ile de France.

Les enseignants sont admirables et en même temps ils ont besoin d'être soutenus. Si dans un quartier, tout le monde apprend à se connaître et à se parler, on évitera la violence.

² Soit 50 F lors de l'inscription, et 50 F par trimestre.

Il faut aussi développer des activités culturelles. Des jeunes d'une ville voisine ont monté un théâtre de rue. Il y a eu un film, "Ray", sur Garges-lès-Gonesse : tous les acteurs étaient Gargeois, sauf pour le rôle principal.

Il faut développer une économie sociale de proximité, accompagner et soutenir des initiatives, rendre les gens responsables, mais être avec eux pour les aider ; il faut multiplier les rencontres d'origines différentes, cela prend du temps et exige beaucoup de volonté ; il faut croire en l'homme, ne plus avoir peur, et oser aborder les habitants de son quartier.

Dans quelques années, quand les nombreux enfants que nous aurons suivis seront devenus adultes, ils sauront qu'ils peuvent venir au centre Charles Péguy pour parler, échanger, discuter de leurs problèmes et de leurs projets ; beaucoup de choses pourront se faire, c'est en tout cas mon rêve.

Notre espérance est de voir se réaliser cette parole d'André Malraux : "*le XXI^{ème} siècle sera religieux ou ne sera pas*", et celle de Bertrand Poirot-Delpech : "*le XXI^{ème} siècle sera celui du partage ou ne sera pas*".

En conclusion je voudrais simplement citer la fin d'un poème écrit par un garçon de quatorze ans, élève de l'école Oscar Romero à Garges-lès-Gonesse :

*... "On a la haine,
on a tous la haine,
on n'a rien que la haine,
la haine !..."*

*Nos rêves sont simples,
abattez les murs de la cité,
remplacez les délires de la drogue par des paroles d'avenir,
déchirez le chômage pour construire la vie et le métier,
abattez les murs du silence.*

*Alors on n'aura plus la haine,
notre cité deviendra un lieu d'amitié,
notre rue deviendra coin de paix,
notre famille deviendra présence affectueuse,
et alors notre vie sera arc-en-ciel."*

DÉBAT

Un intervenant : *Cette approche qui consiste à commencer avec des enfants, et les suivre jusqu'à l'âge adulte peut se concevoir dans des sociétés assez stables, mais dans des villes où il doit y avoir une énorme mobilité, est-ce vraiment réaliste ?*

D. Virey : Les familles françaises quittent Garges-lès-Gonesse dès qu'elles le peuvent. Les autres n'ont pas l'argent pour s'en aller, sauf les Turcs.

Int. : *Est-ce que vous comptez suivre les enfants en quatrième, puis en troisième, etc. ?*

D. V. : Je n'étais pas sûre de savoir parler aux jeunes de cette banlieue : j'ai donc décidé d'apprendre à mieux les connaître en commençant avec les plus jeunes ; nous en sommes à la classe de cinquième ; l'année prochaine, il y aura vingt élèves de quatrième : on ne peut pas en prendre davantage, malheureusement.

Int. : *À Berlin toute une communauté d'artistes un peu punk s'était installée à la frontière d'un quartier turc considéré comme marginal. C'est maintenant un quartier dans le vent parce qu'il*

a une vie artistique. C'est un bon exemple où l'activité culturelle est une manière de donner du sens.

D. V. : L'hebdomadaire "Télérama" vient de sortir un numéro spécial, "La culture pour s'en sortir" qui relate des réalisations très positives dans ce sens.

Int. : Avez-vous à Garges-lès-Gonesse une bibliothèque municipale ? Les enfants y vont-ils ?

D. V. : Ils y vont mais elle est trop petite, et ils se font refouler. Et à dix-sept heures, c'est fermé.

Int. : *Il y a un métier de proximité nommé "médiateur du livre". Ce sont des jeunes de ces milieux parmi les plus pauvres, qui ont fait deux ans de formation avec le ministère de la Culture, et qui sont devenus médiateurs du livre ; ils font maintenant le pont entre les quartiers et les bibliothèques municipales. J'ai suivi une de ces bibliothécaires, âgée de vingt-deux ans : elle est à Paris, dans le XIX^{ème} arrondissement ; elle s'est impliquée de façon extraordinaire dans une bibliothèque qui avait fermé tellement les gosses étaient odieux, et depuis qu'elle est là, le quartier entier y vient avec une régularité impressionnante.*

Il y a aussi les "médiateurs du sport" dont on parle beaucoup ; ils peuvent faire entrer dans une certaine structure - ce qui est très formateur - des enfants qui souhaitent beaucoup jouer, ne serait-ce qu'au basket de rue.

Je reviens aux grands frères. Quand ils passent devant les bibliothèques de rue, alors que les petits sont en train de lire un livre ou d'écouter un histoire, ils leur disent "respecte bien tout ça, tu feras moins de bêtises que moi plus tard !" Vous êtes vraiment dans la bonne direction, il faut accompagner les enfants jusqu'à ce qu'ils soient grands frères.

Int. : *J'ai une thèse un peu différente quant à la langue. Dans la communauté maghrébine de Lille, certains sont allés jusqu'au doctorat, et contrairement à ce que vous dites, ils parlent tous un français parfait alors qu'ils ne le parlent pas du tout à la maison. En fait ils parlent le français tel qu'il est enseigné par les professeurs. Il y a donc la thèse inverse : ne leur demandez pas de parler le français à la maison parce que les parents vont les déformer.*

D. V. : Les parents ne parlent effectivement pas bien le français. Mais pour ce qui est de la maîtrise du français par les enfants, les Maghrébins sont incontestablement meilleurs que les autres.

Int. : *Je voudrais d'abord apporter un témoignage : je suis Slovène en France, et mes enfants sont nés en Allemagne : à la maison on ne parle que le slovène - ce qui garantit une continuité stable avec les parents - sans empêcher pour autant l'apprentissage parfait d'autres langues. Par ailleurs, j'ai vécu en Bosnie et quand il y avait la fête des musulmans, les chrétiens et les orthodoxes venaient à la fête ; quand il y avait la fête catholique, la réciproque était vraie.*

Enfin, j'ai reçu récemment chez moi des réfugiés musulmans, des gens bien éduqués et bien accueillis, mais en situation de détresse, loin de leur culture et, de ce fait, incompris ; eh bien ! j'ai observé chez eux des formes de violence semblables à celles que vous décrivez.

Ces gens que vous côtoyez ne peuvent pas toujours se mettre aux normes françaises et il faut qu'ils puissent expliquer leurs différences. Ont-ils la possibilité d'exprimer leur propre culture, cette autre moitié d'eux-mêmes dont ils ont besoin pour survivre ?

D. V. : Vous avez raison, mais les familles de Garges-lès-Gonesse viennent du monde rural ; je voudrais beaucoup qu'elles s'expriment, mais nous n'en sommes pas là... Les enfants sont encore trop jeunes et les parents ne sont pas très cultivés.

Int. : *Il ne s'agit pas seulement de la culture, il y a aussi les rites que l'on peut partager. Est-ce qu'ils vous invitent à leurs fêtes ?*

D. V. : S'ils m'invitent je ne peux pas y aller faute de temps. Mais à Noël nous organisons une fête et des parents de toutes nationalités acceptent notre invitation.

Int. : *Quelle est leur relation avec leur pays d'origine ?*

D. V. : Elle est essentiellement familiale. Les Turcs se rendent en Turquie à peu près tous les deux ans. Les Chaldéens sont des réfugiés politiques et ne retourneront jamais chez eux. Ils entretiennent leur culture entre eux. Tous téléphonent énormément dans leurs pays d'origine, parce qu'ils ne savent pas lire. Et presque tous les musulmans ont des antennes paraboliques.

Int. : *Vous dites qu'il ne faut pas avoir peur d'eux, mais on entend souvent la thèse qu'il y aurait pas mal d'armes dans les banlieues et que des bandes pourraient descendre faire des émeutes dans le centre des grandes villes. Qu'en pensez-vous ?*

D. V. : C'est exact : ils ont des armes, des couteaux, des pistolets. Quand ils sortent de leur cité, ils ne sont jamais seuls et ils sont armés parce qu'ils ont peur de nous : ils croient qu'on va les agresser. Le directeur d'une école³ a tenté de faire connaître le métro à ses élèves : il leur a fourni un ticket et leur a indiqué un itinéraire à suivre, en petits groupes de deux. Le temps prévu du trajet étant écoulé, il les a retrouvés à la sortie du métro : aucun n'avait fait le trajet, tellement ils avaient peur !

Nous devons adapter nos propres attitudes vis-à-vis d'eux en tenant compte de leur angoisse. Sinon la situation est réellement explosive. Nous devons nous débarrasser de notre propre peur et aller vers eux, en restant très poli, le vouvoiement étant de règle.

Int. : *Dans une association nous voulions entendre ces jeunes. Une beurette du centre social voisin leur a dit que nous étions des bénévoles qui souhaitions non pas faire une enquête ou porter un jugement, mais transmettre dans les "beaux quartiers" ce qu'ils voudraient bien nous dire. Nous en avons entendu environ vingt-cinq, par petits groupes : ils se sont montrés très ouverts et très coopératifs. Et il n'est rien arrivé à notre voiture, parce que nous les avons abordés avec respect.*

Int. : *Vous terminez sur la citation de Malraux qui a dit que le XXI^{ème} siècle sera religieux - certains disent "spirituel" - ou ne sera pas. Or on constate une chute verticale du nombre de prêtres. Qui sera religieux et comment ?*

D. V. : Si vous entrez dans une église de Garges-lès-Gonesse le dimanche à l'heure de la messe, vous serez éberlué par le grand nombre de fidèles. On observe également un nombre significatif de baptêmes d'adultes en ce moment.

Int. : *Certains se demandent pourquoi l'Église est si timide vis-à-vis des banlieues ; avec son histoire, ses rites, et la figure emblématique du Pape, elle a des atouts pour occuper ce terrain qui n'attend que cela. Est-ce que l'Église s'engage beaucoup dans ce genre d'action ? Avez-vous fait cela par goût personnel ou pour suivre une stratégie de votre communauté ?*

D. V. : C'est à la fois une vocation personnelle et la vocation de la Communauté. Je crois que l'Église est de moins en moins timide. À Montreuil il y a quarante ans, la Communauté ne disait pas ce qu'elle était. C'était tabou. Maintenant tout le monde sait qui nous sommes, des chrétiens, et la question de Dieu est de plus en plus présente : il faudra pouvoir y répondre.

Diffusion juillet 1996

³ Il s'agit de l'école Oscar Roméro qui accueille une soixantaine de jeunes en très grande difficulté.